

La collection «L'écrivain critique» propose des textes rares ou peu connus de romanciers, poètes et dramaturges qui se mesurent avec un genre de discours – celui de la critique littéraire – qui n'est souvent pas celui auquel ils doivent leur renommée. Ces textes offrent le double intérêt d'illustrer de larges pans d'histoire de la lecture, du goût et de la sensibilité, et d'éclairer l'œuvre littéraire que l'écrivain envisage en tant que critique, ce qui lui permet de se dire tout en renonçant aux prestiges de l'invention. Les textes de la collection, qui comprend plusieurs sections, chacune avec une couleur correspondant à un siècle, sont présentés, introduits et annotés par un spécialiste.



L'écrivain critique
Collection du Seminario di filologia francese

Comité scientifique
Olivier Bivort, Franca Franchi, Gianni Iotti,
Hélène de Jacquelot, Benedetta Papasogli,
Luca Pietromarchi

Ogni volume è sottoposto a referaggio "doppio cieco".
Il Comitato scientifico può svolgere anche le funzioni
di Comitato dei Referee

Marmontel

Essai sur le goût

Édition présentée, établie et annotée par
Pierino Gallo



Edizioni ETS



www.edizioniets.com

Volume finanziato con il contributo Ffabr 2025 UniMe.

© Copyright 2026
Edizioni ETS
Piazza Carrara, 16-19, I-56126 Pisa
info@edizioniets.com
www.edizioniets.com

Distribuzione
Messaggerie Libri SPA
Sede legale: via G. Verdi 8 - 20090 Assago (MI)

ISBN 978-884677722-5

À Aurelio Principato

Introduction

« Des goûts et des couleurs, il faut discuter. Non seulement il faut, mais on peut discuter, mais on discute »[1]. Y a-t-il des « constantes » lorsqu'on observe l'histoire du goût ? Voit-on surgir des « réseaux de prédilections » ? Peut-on parler de lois et définir des critères sans que le goût vacille[2] ? Les questions formulées par Jean-Bertrand Barrère dans son essai *L'Idée de goût de Pascal à Valéry* donnent le ton de l'enquête. La notion est plastique, relative, changeante, façonnée par les siècles et les mentalités. Au point qu'une certaine frustration se dégage des poétiques normatives, censées régler l'écriture et, qui plus est, la « belle » écriture. La dimension mouvante du goût, son incapacité à s'exprimer pleinement dans un classement fixe, nous impose d'être souples, d'interroger les marges, de scruter les nuances. L'idée, forgée au XVII^e^ siècle dans les milieux aristocratiques, est, de surcroît, au cœur même de l'univers des lettres, car elle préside à la manière dont on ressent et appréhende les œuvres.

« Le goût est donc une notion prestigieuse et confuse à la fois »[3]. Le *Dictionnaire de l'Académie*, à partir de sa première édition (1694), en donne la définition suivante : « Goût, signifie figurément le discernement, la finesse du jugement ». C'est à la fin du siècle, grâce aux débats de la Querelle des Anciens et des Modernes, que le goût devient de fait une clé de voûte

[1] J.-B. Barrère, *L'Idée de goût de Pascal à Valéry*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 9.

[2] *Ibid.*, p. 9-10.

[3] R. Mortier, « Goût », dans Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, p. 589-594, p. 589.

de l'histoire littéraire française[4]. Boileau, Saint-Évremond, Anne Dacier et Dominique Bouhours, pour n'en citer que quelques-uns, définissent les problématiques fondamentales : le bon goût repose sur le respect de la nature et dépend à la fois de l'« acuité du jugement » et de la « finesse du sentiment »[5]. Qui plus est, il ne se limite pas à un simple outil esthétique (les termes « jugement » et « sentiment » nous le font croire). Son application dans un contexte donné l'érige aussi en phénomène social et moral ; les mœurs et l'ignorance, par exemple, peuvent le gâter[6]. Autrement dit, la notion de goût touche au but même de la création littéraire ; elle nous aide à discerner le bien du mal dans notre vie comme dans les arts, en soumettant nos perceptions à une série de facteurs qui les influencent et les orientent. Reste à savoir, dans quelles époques et dans quels pays, chez quels auteurs et chez quels peuples, dans quels milieux et sous quelles impulsions, le goût prospère ou se corrompt. Est-il parfait ou perfectible, universel ou modifiable ? À l'aube du siècle de la raison, le dilemme reste entier : désormais démocratisée, « prise entre le respect de la masse qui révère comme telle l'autorité des valeurs acquises et la collectivité des individus qui, percevant toujours les réponses intuitives de leur esprit, croient s'en remettre chacun à son goût particulier, la conception du goût erre dans ses amarres, comme une barque au port, […] exposée à être détachée par la prochaine bourrasque »[7]. Il faudra attendre l'œuvre phare de Jean-Baptiste Dubos pour assister, en France, à une deuxième vague de syn-

[4] Voir, sur ce point, M. Fumaroli, « Les abeilles et les araignées », dans *La Querelle des Anciens et des Modernes*, éd. Anne-Marie Lecoq, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2001, p. 7-218, et J.-P. Dens, « La notion de "bon goût" au XVII[e] siècle : historique et définition », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. LIII, fasc. 3, 1975, p. 726-729.

[5] Voir D. Masseau, « Goût », dans J.M. Goulemot, D. Masseau et J.-J. Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature du XVIII[e] siècle*, Paris, Minerve, 1996, p. 89-92, p. 90.

[6] C'est l'avis de Mme Dacier dans son essai en trois volumes *Des causes de la corruption du goût* (1714).

[7] J.-B. Barrère, *L'Idée de goût de Pascal à Valéry*, *op. cit.*, p. 53.

thèses. Reprenant les intuitions du Grand Siècle, les *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* (1719) développent l'idée centrale selon laquelle le sens du goût ferait partie de notre nature (de notre corps physiologique, tel un « sixième sens ») et qu'il précèderait, par conséquent, toute forme de réflexion[8] ; il aurait donc un caractère universel qui, toutefois, serait susceptible d'être perfectionné par l'usage et l'expérience. Après le sentiment, viendraient l'étude et le jugement.

La plupart des théoriciens du XVIII^e^ siècle se placent dans ce sillage, en insistant surtout sur l'argument de la relativité. C'est le cas de Voltaire et de Montesquieu, dont les propos alimentent l'article « Goût » de l'*Encyclopédie* : à l'instar du « goût physique », le « goût intellectuel » n'est autre qu'« un discernement prompt comme celui de la langue et du palais […] qui prévient comme lui la réflexion : […] il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin comme lui d'habitude pour *se former* »[9]. Cultivable avec l'éducation, il devient faible si on le néglige. Cet aspect, en outre, le rend mobile, dépendant des conditions sociales, des modes et des cultures, et corruptible au fil du temps, à mesure que les nations s'éloignent de la nature qui est le suprême arbitre[10]. L'objectif, dès lors, est d'étudier ces facteurs transformateurs, pour ramener le goût de son état de corruption à son état de prospérité.

Marmontel offre, à cet égard, une contribution majeure. L'habile poéticien, ami des *philosophes* et disciple de Voltaire, fait feu de tout bois ; il sait, par ailleurs, que réfléchir sur une notion si capitale dans le domaine des lettres lui permettrait de revenir sur des questions qui lui sont chères. Tout d'abord, l'évolution des formes littéraires, l'histoire des mentalités et la

[8] Charles Batteux le définira « une partie de nous-mêmes qui est née avec nous, et dont l'office est de nous porter à ce qui est bon » (*Les Beaux-arts réduits à un même principe*, Paris, Durand, 1746, p. 61).

[9] « Goût (Grammaire, littérature et philosophie) », dans *Encyclopédie*, Paris, Briasson, David l'aîné, Le Breton, Durand, t. VII, 1757, p. 761a-770a, p. 761a, nous soulignons.

[10] *Ibid.*, p. 762a sq.

critique de l'éducation. Ensuite, le but moral des fictions et le rôle de l'écrivain dans la société. Raisonner sur le goût, enfin, lui fournirait une occasion pour promouvoir son panthéon (pour signaler les bonnes et les mauvaises lectures), tout en redéfinissant les contours d'une nouvelle esthétique.

Ce projet ou, pour mieux dire, cette ambition imprègne les pages de l'*Essai sur le goût*. Le texte, rédigé en 1786, fut d'abord lu à l'Académie française (séance du 27 d'avril)[11], pour ensuite transiter dans les *Œuvres complètes* à la tête des *Éléments de littérature*[12]. Sa place, au sein de cette publication, est on ne peut plus stratégique, les *Éléments* représentant le point d'aboutissement de la carrière du théoricien[13] : « l'*Essai sur le goût* est essentiellement un traité de relativité historique en matière littéraire. Il n'est pas indifférent que cet exposé précède le dictionnaire proprement dit : le discours du premier se trouve ainsi validé et amplifié par la forme du second qui souligne l'hétérogénéité de la littérature et l'éclatement du système classique »[14]. Et pourtant, nous sommes loin d'une simple pièce liminaire. S'il est avéré que les deux textes dialoguent et se complètent (l'un servant d'introduction à l'autre), il est également vrai que l'*Essai* peut se lire de manière autonome,

[11] À l'occasion de la cérémonie de réception de Michel-Jean Sedaine.

[12] Une lettre de Marmontel à l'abbé Mauri datée du 16 juillet 1786 nous renseigne sur la genèse de l'œuvre : « J'ai achevé un morceau sur le goût dont j'espère que vous serez content. Il servira d'introduction à mes *Éléments de littérature*. Je ne croyais faire qu'un article, j'ai presque fait un livre » (Marmontel, *Correspondance*, éd. John Renwick, Clermont-Ferrand, Institut d'Études du Massif Central, 1974, p. 75). La première version imprimée paraîtra au tome IV des *Œuvres complètes* (1787) chez l'éditeur Née de La Rochelle.

[13] « On sait que Marmontel a rassemblé en 1787, dans les *Éléments de littérature*, les résultats de trente ans de travail, en particulier : ses premiers articles de l'*Encyclopédie* (1753-1756), certains passages de la *Poétique* (1763), les articles du Supplément de l'*Encyclopédie* (1776-77)… auxquels s'en ajoutent de récents » (A. Becq, « Les idées esthétiques de Marmontel », dans Jean Ehrard (dir.), *De l'Encyclopédie à la Contre-Révolution. Jean-François Marmontel (1723-1799)*, Clermont-Ferrand, G. de Bussac, 1970, p. 147-174, p. 147).

[14] S. Le Ménahèze, *Préface* à Marmontel, *Éléments de littérature*, éd. Sophie Le Ménahèze, Paris, Desjonquères, 2005, p. 7-26, p. 17.

comme le résultat d'un « raisonnement suivi et global »[15]. La clarté de l'exposition et la richesse des références en font l'un des écrits théoriques les plus réussis de Marmontel.

Se situant dans le droit fil d'une tradition centenaire[16], l'auteur ouvre son discours par une longue mise au point définitoire. Paraphrasant l'abbé Dubos, et mêlant à ses propos l'article « Goût » de l'*Encyclopédie*, il commence par distinguer deux acceptions du terme « goût » : selon la première, étroite, il s'agirait du « sentiment vif et prompt des finesses de l'art, de ses délicatesses, de ses beautés les plus exquises, et de même, de ses défauts les plus imperceptibles et les plus séduisants » ; selon la deuxième acception, plus étendue, le goût serait en revanche « la prédilection ou la répugnance de l'âme pour tels ou tels objets du sentiment ou de la pensée »[17]. Le défi est d'observer, par une nouvelle analyse de l'histoire littéraire, l'évolution ou la fixité du phénomène. Sur ce point, le texte de l'*Essai* ne laisse pas de doute. À l'instar de ses prédécesseurs, Marmontel théorise l'existence de deux pôles : relatif, le goût peut évoluer au gré des mœurs et des conventions ; implanté sur un socle commun, il n'obéit toutefois qu'à la nature, son « arbitre universel », qui seul peut faire sentir aux hommes les beautés invariables et absolues. Reste à savoir si les pôles en question peuvent parfois se concilier et, si c'est le cas, de quelle manière ils opèrent dans leurs interactions. L'axe initial de l'enquête est consacré – démarche originale, du moins pour l'époque[18] – aux sauvages et aux peuples nordiques. Plus près de la nature, l'homme sauvage possède ce sens intime et

[15] *Ibid.*

[16] Les premiers témoignages d'une réflexion sur le goût remontent, comme nous l'avons vu, à la deuxième moitié du XVII[e] siècle.

[17] Voir, plus bas, p. 19. Toutes nos citations de l'*Essai sur le goût* seront tirées de cette édition (désormais abrégée en *EG*).

[18] Il faudra attendre Chateaubriand et le Groupe de Coppet pour que la poésie primitive et la harpe d'Ossian deviennent un argument central de l'esthétique française. Voir, à ce propos, A. Becq, *Genèse de l'esthétique française moderne. De la Raison classique à l'Imagination créatrice. 1680-1814*, Paris, Albin Michel, 1994.

universel qui fait de lui un être simple et authentique : « nulle convention, nulle habitude sociale » n'a altéré en lui ce « sentiment du beau moral » et du « beau physique » qui le rend toujours sensible, « juste et pénétrant »[19]. La conclusion, dès lors, nous semble logique : « la nature est toujours vraie, et […] tout ce qui est exagéré, maniéré, forcé, mais hors de sa place, est de l'art »[20]. Les harangues des sauvages, par ailleurs, en sont une preuve : leur éloquence – écrit l'auteur des *Incas*[21] – a quelque chose de noble, de digne et d'imposant, tout comme la poésie des anciens bardes, dont le langage exprime limpidement la réalité. La cause de notre éloignement de la nature résiderait, d'après le théoricien, dans les contraintes imposées de mille manières par les institutions. Les références sont ici Montaigne et, implicitement, le Rousseau du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : « Aux convenances universelles, qui seraient des règles constantes, les institutions sociales, la coutume, l'opinion, la fantaisie, en ont mêlé d'artificielles et de changeantes comme leurs causes ; et c'est à l'égard de celles-ci que le *goût*, n'ayant plus de type inaltérable, est devenu lui-même variable et divers »[22]. C'est le point de départ d'un voyage dans le temps qui conduit Marmontel à convoquer tout d'abord les Anciens (les Grecs et les Romains), puis l'Italie et la France modernes. Bien que l'essentiel de ses propos soit un reflet des écrits de Voltaire (notamment du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Essai sur la poésie épique*)[23], la galerie d'*auctoritates* qu'il esquisse fait émerger un paysage

[19] *EG*, p. 23-25.

[20] *EG*, p. 25.

[21] Marmontel avait publié *Les Incas, ou la destruction de l'Empire du Pérou* dix ans auparavant. Sur cette épopée en prose et sur l'importance accordée par l'écrivain à l'éloquence sauvage, voir S. Lefay, « *Les Incas* à la lumière des écrits théoriques et critiques de Marmontel » dans Pierino Gallo (dir.), *(Re) lire* Les Incas *de Jean-François Marmontel*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2019, p. 89-101.

[22] *EG*, p. 27.

[23] Pour une étude plus détaillée de cet aspect, nous renvoyons à l'annotation de l'essai.

intéressant. Homère, « presque un sauvage »[24] à côté de Virgile et de Racine, fut simple et d'un naturel pur. Il sut nous peindre des beautés inaltérables et ce qu'il fit de moins bon fut le produit de ses croyances. De manière analogue, s'attachant aux convenances immuables, Sophocle et Euripide traversèrent les époques ; c'est que, soutient Marmontel, « la simplicité, qui fut toujours le caractère de la nature, est aussi très distinctement le caractère du *goût* antique et le vrai symbole des Grecs »[25]. Chez les Romains, plus rudes, le bon goût fut l'effet de l'hellénisation ; s'ils montrèrent une certaine élévation, ce ne fut que dans l'étude de l'éloquence. Les questions qui découlent de ces lignes posent les jalons de l'analyse : quelles furent, après des siècles de chaos et de barbarie, les causes du progrès et de la décadence du goût ? Parmi les facteurs positifs, le théoricien mentionne le bon sens : il a fallu, à un certain moment, rectifier l'esprit, à savoir « le ramener à la raison et à la nature »[26]. Le mot raison n'est pas choisi au hasard : Marmontel est un homme de son temps et, en tant que tel, il ne peut pas s'empêcher d'être penseur et philosophe ; ce qui explique la fluctuation constante entre univers émotionnel et univers rationnel, entre un sentiment inné et un goût acquis qui, à partir de ce moment, marque les pages de l'*Essai*. Si la nature nous prépare au discernement, l'expérience et l'étude nous perfectionnent dans l'exercice. Ainsi, chez les Grecs, ce fut la philosophie qui, précédant tous les arts, nourrit le génie. Le reste consista à corriger les mœurs, à instaurer un sens moral (la vocation morale du goût est toujours soulignée), tout en ramenant les peuples à la simplicité et à l'harmonie. Sous cet angle, les Grecs furent inventeurs, les Latins imitateurs. L'un des mérites que Marmontel accorde à ces derniers est l'association de la poésie et de l'éloquence, phénomène qui engendra la figure cicéronienne du poète orateur. À cela s'ajoute une plus profonde connaissance du cœur humain, « des beautés, des nuances, des

[24] *EG*, p. 27.
[25] *EG*, p. 31.
[26] *EG*, p. 39.

développements, des traits d'un naturel exquis, que les Grecs ne connaissaient pas »[27]. Si Virgile eut plus d'avantages qu'Homère, ce fut dans ce domaine.

Les mêmes observations s'appliquent à l'Italie moderne (XV^e^-XVI^e^ siècles). L'auteur de l'*Essai* voit dans ce pays un autre produit de la Grèce, dont il tira « immédiatement ses lumières »[28]. L'Italie, en outre, fut le centre de l'Église catholique et la caisse de résonance du génie de la Rome ancienne. C'est ce qui explique, selon Marmontel, son avantage sur le reste de l'Europe. En France, notamment, il a fallu polir la langue, l'enrichir, pour l'adapter ensuite aux mouvements de la pensée. À ce sujet, Pascal et, en général, le règne de Louis XIV (Richelieu, la Cour, l'Académie, Racine, Molière, Fénelon) jouèrent un rôle de premier plan. Un naturel sensible et ingénieux (La Fontaine) se fit jour, lequel versa, dans tous les genres et dans tous les styles, des vérités éternelles. Il n'en fut pas ainsi pour le siècle suivant, où la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes encouragea, par ses excès, la décadence du goût. Ce fut Voltaire, dont l'éloge occupe plusieurs pages, qui, d'après Marmontel, perfectionna les lettres françaises, avant que le désir de nouveautés, une critique sans pudeur et le culte omniprésent du plaisir ne les plongent à nouveau dans la gangrène de l'ignorance : dans cette époque de corruption, la jeunesse, qui ne lit plus, n'estime que « ce qui lui plaît et ce qui plaît à la société qu'elle fréquente obscurément »[29]. Le problème est, de toute évidence, social et moral : « Il fut un temps où le petit nombre influait sur la multitude ; alors le progrès de l'exemple était en faveur du bon *goût* : aujourd'hui c'est la multitude qui domine le petit nombre ; et la contagion du mauvais *goût* se répand dans tous les états »[30]. Le message de l'*Essai* est, à ce propos, on ne peut plus actuel : pour nous soustraire aux modes qui nous abaissent, il suffit de privilégier « l'instruction

[27] *EG*, p. 48.
[28] *EG*, p. 50.
[29] *EG*, p. 77.
[30] *EG*, p. 82-83.

et l'exemple, de proche en proche, à la faveur d'une communication habituelle des esprits cultivés et des esprits qui demand[ent] à l'être »[31]. C'est à ce message que se greffe la perspective optimiste des derniers paragraphes. La voix de Voltaire se superpose, une fois de plus, à celle de Marmontel, le compromis exprimé ici constituant un point saillant de l'esthétique des Lumières[32] :

> […] rien n'est désespéré pour le salut du *goût* et la prospérité des lettres ; et si depuis près de deux siècles, la poésie et l'éloquence semblent avoir tari les sources du génie, *au moins ce règne peut-il être celui d'une raison solide et lumineuse, parée des fleurs de l'imagination, et revêtue avec décence de toutes les grâces du style*.
>
> Peut-être même y aura-t-il encore dans cette mine, que l'on croit épuisée, quelques veines d'or échappées aux recherches et aux travaux de ceux qui nous ont devancés ; et le jeune homme que la nature aura doué d'un esprit pénétrant, d'une âme active, élevée et sensible, se souviendra de ces vers de Voltaire :
>
> La nature est inépuisable ;
> Et le travail infatigable
> Est un dieu qui la rajeunit[33].

Ce « règne solide paré de fleurs » est bien celui de la fiction philosophique (dont Voltaire fut le roi), à laquelle Marmontel avait contribué par ses *Incas* et son *Bélisaire*[34], mais aussi, plus subtilement, par ses recueils de contes moraux[35]. D'ailleurs, ne

[31] *EG*, p. 77.

[32] Voir, sur ce sujet, J. Chouillet, *L'Esthétique des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

[33] *EG*, p. 85, nous soulignons.

[34] Roman politique sur la figure du général byzantin, *Bélisaire* (1767) avait déclenché, dès sa parution, une véritable « affaire » littéraire, opposant le parti des philosophes aux autorités religieuses de la Sorbonne. Sur ce roman et la lutte au fanatisme qu'il produisit, voir, entre autres, J. Renwick, *Jean-François Marmontel (1723-1799). Dix études*, Paris, Honoré Champion, 2001, notamment études III, IV et V.

[35] Pour une présentation générale des *Contes moraux*, nous renvoyons à l'introduction de notre anthologie *Alcibiade ou le Moi, Les Quatre Flacons et autres contes*, Paris, L'Harmattan, 2019, p. 9-21.

l'oublions pas, « on a affaire à un critique qui est aussi un écrivain et qui n'est jamais seulement l'un ou l'autre »[36].

Pris entre retour à la nature et exigence d'un but moral, entre poétique traditionnelle et ouvertures actualisantes, l'*Essai sur le goût* est donc moins le fruit d'un « esprit timoré »[37] que le précieux témoignage d'un penseur des Lumières, conscient des flottements et de l'instabilité des débats de son siècle. Si Marmontel n'accomplit pas la révolution qui mènera au romantisme, il eut du moins le mérite de l'entamer fermement. Il émerge chez lui une vision plurielle de la théorie et de la pratique de l'écriture qui marquera les générations futures. Le critique comme l'écrivain, d'ailleurs, l'avaient compris : ce qui prévaut, dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, est « l'idée d'une littérature mouvante, […] aux évolutions possibles et parfois souhaitables »[38].

[36] S. Le Ménahèze, *Préface* à Marmontel, *Éléments de littérature*, *op. cit.*, p. 25.

[37] L'expression est d'Annie Becq, « Les idées esthétiques de Marmontel », art. cit., p. 173.

[38] S. Le Ménahèze, *Préface* à Marmontel, *Éléments de littérature*, *op. cit.*, p. 14.

Table des matières

Introduction 7

Note sur le texte 17

Essai sur le goût 19

Éléments de bibliographie 87

L'écrivain critique
Collection du Seminario di filologia francese

Comité scientifique
Olivier Bivort, Franca Franchi, Gianni Iotti,
Hélène de Jacquelot, Benedetta Papasogli,
Luca Pietromarchi

Ogni volume è sottoposto a referaggio "doppio cieco".
Il Comitato scientifico può svolgere anche le funzioni
di Comitato dei Referee

1. Saint-Évremond, *Écrits sur le théâtre*, édition présentée, établie et annotée par Federico Corradi, 2015, p. 108.
2. Chamfort, *Essai d'un commentaire sur Racine. Notes sur* Esther, édition présentée, établie et annotée par Francesca Pagani, 2016, p. 92.
3. Remy de Gourmont, *Écrits sur Shakespeare et la littérature anglaise en France*, textes choisis, présentés et annotés par Michela Gardini, 2017, p. 92.
4. Robert Brasillach, *Articles critiques*, textes choisis, présentés et annotés par Iacopo Leoni, 2018, p. 140.
5. Camille Lemonnier, *Écrits sur J.-K. Huysmans et le naturalisme*, textes recueillis, présentés et annotés par Francesca Guglielmi, 2021, p. 108.
6. Marmontel, *Essai sur le goût*, Édition présentée, établie et annotée par Pierino Gallo, 2026, p. 92.

Edizioni ETS
Palazzo Roncioni - Lungarno Mediceo, 16, I-56127 Pisa
info@edizioniets.com - www.edizioniets.com
Finito di stampare nel mese di ottobre 2026